

L'ÉTÉ OÙ J'AI DISPARU

AGNÈS
COLOMB

éditions du

Clos
Caillou

L'ÉTÉ OÙ J'AI DISPARU

Agnès Colomb

L'ÉTÉ OÙ J'AI DISPARU

Roman



*Tous droits réservés pour tout pays.
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon
et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.*

*Couverture : Augustin Manaranche © Maria Casinos / iStock images.
Mise en pages : Nord Compo*

© Éditions du Gros Caillou, 2026,
Lyon

ISBN : 978-2-494202-29-0
www.editionsdugroscaillou.fr

À Joachim et Anna

Prologue

*Clinique Jean XXIII, Lyon
30 septembre 2006*

On l'a enfermée. Pour la seconde fois.

Sa chambre ne porte pas le même numéro que lors de sa première hospitalisation, mais le décor est strictement le même. Un lit simple, une petite table où on lui pose des repas auxquels elle touche avec parcimonie, un lavabo et, dégueulasserie des dégueulasseries, un seau hygiénique, car sa porte est fermée la nuit, l'empêchant d'accéder aux toilettes dans le couloir. Les battants de la fenêtre qui donnent sur le vaste parc de la clinique sont scellés. Elle a essayé de les ouvrir, juste pour respirer, en vain.

Depuis qu'elle est revenue ici, elle dort beaucoup. Elle aime ça, sombrer dans l'oubli. Et puis, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire. Elle n'a pas droit à la télé, et son esprit est trop confus pour lui permettre d'ouvrir un livre et de comprendre quelque chose à ce qu'elle lit. Elle écrit, pourtant, des pensées qui lui semblent profondes, comme inspirées par des révélations soudaines. Elle écrit aussi à ses parents, à sa sœur, à ses amis. Ce droit-là, elle l'a gagné en passant la barre des trente-huit kilos. On lui répond, et elle se jette avec avidité sur les lettres de ses correspondants, y cherchant un remède à sa détresse, et des mots qui lui prouveront qu'elle est aimée.

La seule qui ne lui répond pas, c'est Clothilde. Elle ne se l'explique pas. Quand on a été aussi proche de quelqu'un pendant des années,

comment peut-on l'ignorer ainsi, et si soudainement ? Heureusement, les médicaments qu'on lui donne étouffent ses émotions, sinon ça lui ferait vraiment très mal.

Dans l'une des chambres voisines, une femme gémit. Toujours la même, une pauvre dame qui a l'âge d'être sa mère et qui n'a que la peau sur les os, avec des cheveux rares d'un blond triste qui lui arrivent aux épaules. Souvent, elle pique des crises. Esmée n'arrive pas à savoir si c'est dû à un excès de médicaments. À moins qu'elle n'en réclame plus, comme de nombreuses autres malades le font, surtout le soir. Un peu plus de cachets pour contrer l'angoisse, pour dormir enfin et étouffer le désespoir. En tout cas, cette dame se retrouve souvent pieds et poings liés à son lit. Elle le sait, elle l'a vue une fois par la porte entrebâillée de sa chambre. De toute façon, il se passe tellement peu de choses ici qu'un tel raffut fait sortir toutes les pensionnaires curieuses dans le couloir.

— Tisane ?

L'aide-soignante n'a même pas pris la peine de frapper avant d'ouvrir la porte. Esmée, assise sur son lit, se lève. Dans le couloir, un chariot supporte un broc métallique fumant et des tasses blanches anonymes et bon marché.

— Oui, merci.

L'aide-soignante remplit une tasse et la lui donne.

— Bonne nuit, Esmée.

À l'horloge du couloir, il est à peine 21 heures. Esmée va poser la tasse sur la petite table, puis referme la porte. Elle peut se permettre cette tisane, ça représente très peu de calories, et ça remplit.

Elle boit à petites gorgées, en relisant les dernières lettres qu'elle a reçues. Dans une volonté de transparence semblable à un élan mystique, elle a tout avoué à sa mère, par écrit. Elle craignait sa réaction, sa mère étant d'une rectitude morale effrayante, mais elle n'a reçu en réponse que des paroles d'apaisement et d'affection. Ça l'a libérée d'un poids. Cette pensée la fait ricaner. Le poids, voilà bien tout le sujet.

Elle déplie une lettre où s'étale l'écriture élégante d'Olivia. Elle n'était pas avec eux en Ardèche, mais ses parents étant de vagues connaissances de ceux d'Esmée, Olivia a pris sa plume pour réconforter sa camarade.

En tout cas, j'espère que tu iras mieux très vite et que tu pourras sortir. Tu verras, la vie étudiante, ça n'a rien à voir avec le lycée ! Même si je t'avoue que la prépa, c'est un peu infernal niveau travail, mais il y a les soirées, ça rattrape bien !!

Esmée replie la lettre. En vérité, elle s'en fout un peu d'Olivia, même si elle voudrait bien lui ressembler, être elle aussi sûre d'elle.

Elle range la lettre dans son enveloppe et la pose sur la pile avec les autres, une pile qu'elle voit grandir avec satisfaction. Plus il y aura de mots, plus elle sera sûre de l'affection qu'on lui porte.

Derrière elle, une clé tourne dans la serrure. On l'enferme pour la nuit.

Sa tisane terminée, elle va s'allonger sur le lit, où elle se force à faire plusieurs séries d'abdos et de pédalages. Puis elle saisit sur sa table de chevet son carnet de croquis. Son crayon à la main, elle feuillette les pages déjà noircies, faisant défiler les visages de cet été. En toute modestie, elle est plutôt bonne portraitiste. Elle a su saisir l'air crâne de Geoffroy, le visage affectueux de sa sœur, la gentillesse des traits de Simon, le sourire charmeur et confiant d'Adrien. Elle tourne la page et, sur l'épais feuillet vierge, entreprend d'esquisser le portrait de Clothilde, en espérant que son dessin rendra justice à la beauté de son amie.

Chapitre 1

— Ça va être un peu froid.

L'échographiste étale sur le ventre d'Esmée un gel translucide et gluant, puis promène son capteur sur l'abdomen de sa patiente tout en scrutant son écran.

Dans la petite pièce mal éclairée, Esmée redresse légèrement la tête en direction de la lumière bleutée de l'écran. Là, surtout du noir et du blanc aux formes vagues. Rien qui ressemble à quelque chose de connu, mais elle acquiesce aux mots que prononce l'échographiste :

— Et là, sa vessie... un rein...

Elle énumère ainsi divers organes pendant quelques minutes, en appuyant parfois un peu plus fort sur le ventre d'Esmée, et finit par la regarder d'un air satisfait, comme si sa patiente venait de passer un test avec succès.

— Parfait ! conclut-elle avec un sourire professionnel. Je vous laisse vous rhabiller et patienter dans la salle d'attente. La secrétaire vous donnera le compte rendu.

Puis elle arrache d'un geste efficace quelques feuilles au distributeur de papier, et tandis qu'Esmée commence à se nettoyer le ventre, la salue et quitte la pièce sans voir que le sourire de sa patiente s'efface.

* * *

D'un coup d'œil rapide, Esmée attrape son reflet de profil dans la vitrine d'un magasin de vêtements, illuminée par le soleil de cette journée printanière. Bof. Elle ne se déteste pas, pas comme à une époque, mais elle ne s'aime pas vraiment non plus. En tout cas, ça ne se voit pas encore trop.

Parfait.

Simon sera content d'apprendre que tout va bien.

Ça fera au moins un heureux. Elle, elle ne ressent rien, juste un vide alors que son ventre se remplit.

Les pavés sous ses pieds sont irréguliers, et elle regrette d'avoir mis des talons, pas très hauts pourtant, mais suffisamment inconfortables pour qu'elle soit obligée de se concentrer sur sa marche.

Ont-ils bien fait de revenir ici ? se demande-t-elle en rabattant sur son nez ses lunettes de soleil qui retenaient ses cheveux comme un serre-tête.

Elle a l'impression de s'être laissé porter, comme d'habitude. Mais Simon en avait assez de Londres, et quand on lui a proposé ce poste de chef de projet à Lyon, Esmée a vite compris qu'il mourait d'envie d'accepter. Non qu'il ait exercé la moindre pression sur elle, loin de là. Simon est quelqu'un de doux, un réconfort quotidien. Et puis, qu'est-ce que ça lui coûtait, à elle ? Elle travaille à domicile, alors que ce soit de Londres ou d'ailleurs...

Au moins, à Lyon, ses parents ne sont pas loin.

Le Vieux Lyon est bruyant des conversations et des pas des gens qui encombrent la rue étroite tandis qu'elle chemine en direction de Saint-Paul. Bientôt, elle le sait, la rue va s'ouvrir sur une place plus respirable. Finalement, se dit-elle, la vie n'est pas si moche, avec le soleil.

La place est semblable à son souvenir. Sur le parvis du temple du Change, des punks des années 80 égarés dans le xx^e siècle traînent avec leurs chiens. Les terrasses des cafés sont bondées et donnent à la ville un air de vacances. Esmée sourit un instant, heureuse d'éprouver

quelque chose qui ressemble à de la joie. Son regard balaie la place, tombe sur un couple attablé en terrasse, continue... puis revient vivement sur le couple, comme dans un retour rapide des cassettes vidéo d'autrefois.

Cette jeune femme élégante et son compagnon... Est-ce possible ? Mais oui, c'est bien eux ! Incrédule, elle ôte ses lunettes de soleil, comme pour mieux y voir, tout en avançant vers le couple.

Cette fois, c'est un sourire franc qui se dessine sur son visage. Clothilde ! Ça fait si longtemps... Plus de dix ans. Leur amitié était de celles qui n'existent que dans les livres. Et pourtant... Mais que fait-elle avec Geoffroy ? Dans son souvenir, ils ne s'entendaient pas au lycée.

D'un pas plus guilleret malgré les pavés, elle se rapproche, ses lunettes de soleil relevées sur ses cheveux.

— Clo ? Clothilde ! Geoffroy ! J'arrive pas à y croire, c'est bien vous ?

La jeune femme blonde et son compagnon tournent la tête vers elle, leurs regards masqués par leurs propres lunettes de soleil. Aucun sourire ne répond à celui d'Esmée.

— Pardon ?

— C'est moi, Esmée ! Enfin, Clothilde, je n'ai pas changé tant que ça, quand même !

— Esmée ? Non, désolée.

— Mais le lycée... Sainte-Lucie... Tu te fous de moi, c'est ça ? Et toi, Geoffroy ? Tu me reconnais, non ?

L'homme secoue la tête et se lève. C'est un type roux et trapu qui commence à se dégarnir aux tempes. Geoffroy, sans aucun doute, même si, autrefois, il avait une épaisse tignasse bouclée.

— Comme vous le voyez, on est occupés... Laissez-nous, s'il vous plaît.

Sonnée, Esmée fait quelques pas à reculons en bredouillant de faibles « mais » qui ne parviennent pas aux oreilles des deux autres.

Le couple continue de la regarder d'un air à la fois interloqué et un rien gêné.

Alors, elle tourne les talons et fuit aussi vite qu'elle le peut, malgré l'incrédulité qui la saisit tout entière et fait résonner des coups de gong dans sa tête.

Chapitre 2

Le 28 quai Saint-Antoine est un appartement de transition. Esmée et Simon l'ont loué à la va-vite, en attendant de trouver mieux, et meublé avec ce qui restait de leur mobilier d'étudiants stocké jusque-là chez les parents d'Esmée.

Seul le canapé blanc, moelleux et accueillant est neuf. Il détonne un peu dans le grand salon, environné comme il l'est de cartons à divers stades de déballage, que les parents d'Esmée leur ont aussi demandé de récupérer. Mais est-ce bien nécessaire de déballer quoi que ce soit, vu qu'ils vont bientôt déménager ? se demande Esmée. L'appartement n'a qu'une chambre, et elle ne se voit pas la partager avec le bébé.

Elle se détourne vivement du grand miroir placé au-dessus de la cheminée, rebutée par son regard hagard et son expression défaite.

Le visage d'une folle.

Elle sait pourtant qu'elle n'a pas rêvé... ou si ?

Machinalement, elle enlève ses chaussures, si jolies mais si peu agréables à porter, et les laisse en plan entre deux cartons indiquant « livres » et « Simon/thèse/recherches », puis elle se ravise et va les poser dans l'entrée. Là, elle s'immobilise un instant et embrasse le salon du regard. Elle n'a pas besoin de réfléchir, elle sait quel carton elle doit ouvrir.

Son portable bip dans la poche de son pantalon. Elle le sort, espérant vaguement un message qui lui dira quelque chose comme « On t'a bien eue ! », mais elle sait que c'est impossible. Depuis la fin du

lycée, Clothilde et elles n'ont plus aucun contact. Impossible que son ex-meilleure amie ait son numéro.

C'est un SMS de Simon, qui demande simplement :

Alors ?

Parfait, tape Esmée, avant d'ajouter deux points d'exclamation enthousiastes.

L'écran indique 17 h 20. Elle a près de deux heures devant elle avant le retour de Simon.

Le portable toujours à la main, elle se dirige vers l'océan de cartons. Cinq minutes plus tard, celui qui est innocemment estampillé « affiches et cartes postales » est ouvert, et la pochette de photos retrouvée.

Longtemps, Esmée contemple les images de son passé. Adrien, grand, beau et fier comme on peut l'être à dix-huit ans, lui sourit, les paupières plissées par un sourire laissé par une plaisanterie depuis longtemps oubliée.

Chapitre 3

Bianca court dans le chemin devant Marc, puis se retourne et s'arrête, haletante, attendant un bâton qui ne vient pas. On dirait presque que son maître est absent, tant son regard semble ailleurs, n'importe où sauf ici, dans cette campagne du Beaujolais où ils ont élu domicile il y a sept ans déjà.

Marc marche d'un pas régulier, évitant machinalement les trous et les pierres qui parsèment le chemin. Cette promenade quotidienne est un des quelques rituels qui jalonnent ses journées depuis qu'un burn-out l'a mis à la retraite anticipée. Il ne regrette pas son métier, en tout cas pas tel qu'il a dû l'exercer les dernières années. La pression académique, les exigences des parents, le manque constant de profs ont eu raison de l'enthousiasme qu'il a pu éprouver en prenant ses fonctions de proviseur au lycée Sainte-Lucie, il y a vingt-cinq ans de cela.

La seule chose qu'il regrette, c'est la compagnie des lycéens. Il les a bien vus changer au cours des années et au fil des modes, mais en définitive, il reconnaissait toujours en eux quelque chose de l'adolescent qu'il avait été, et il a rarement été en butte à des cas qu'il se sentait incapable de gérer. Bien sûr, il s'est attaché à certains plus qu'à d'autres, et s'il en a oublié beaucoup, quelques-uns ont pour longtemps imprimé leurs visages dans sa mémoire.

Bianca aboie, en manque d'attention. Distraitemet, il ramasse un bâton par terre et le lui lance. La chienne galope vers sa proie avant de la lui rapporter et de la lâcher à ses pieds.

— C'est bien, ma belle, c'est bien, dit-il en flattant le museau au regard fier.

Le manège recommence, envoi de bâton, galop, dépôt du bâton, caresse, et ainsi de suite, mais Bianca doit sentir que son maître n'est pas dans son assiette, car elle s'assoit à ses pieds et émet un gémissement.

— Viens, on rentre.

La chienne emboîte docilement le pas à Marc jusqu'à leur maison isolée, une propriété familiale qui n'abrite plus désormais qu'un occupant.

Laissant Bianca s'ébattre dehors, Marc pousse la porte qu'il ne s'est pas donné la peine de verrouiller – quel cambrioleur irait se perdre ici, dans cet endroit inconnu même des GPS ? –, abandonne ses chaussures crottées dans l'entrée et se rend dans la cuisine, où il se prépare un café à l'aide de sa vieille cafetière italienne. Les murs sont décorés de dessins aux couleurs passées faits par ses filles quand elles étaient petites, des dessins qui proclament à coups de coeurs colorés qu'il est le meilleur papa du monde.

Marc reporte son attention sur la cafetière, qui commence à glouglouter sur le gaz. Il devrait sans doute décrocher ces dessins et les remiser dans un carton, mais il n'en a pas le cœur. C'est à peu près tout ce qu'il lui reste de ses enfants.

La cafetière dans une main, une tasse dans l'autre, il gagne le grand salon. Avec la cuisine et une chambre au premier étage, c'est la seule pièce qu'il occupe, dans une maison faite pour accueillir des réunions de famille où chaque cousin, chaque oncle, chaque enfant aurait un endroit où dormir.

Sur le vieux bureau hérité de son grand-père, aux pieds éraflés par les griffes de vieux congénères de Bianca, trône son ordinateur. Comme chaque jour depuis une semaine, il s'y installe, bouge la souris, et aussitôt apparaît sur l'écran la page du *Progrès* qu'il a laissé ouvert sur un article daté du 4 avril.

Il n'a pas besoin de chauffer ses lunettes, malgré sa vue qui baisse. Les lettres sont un peu floues devant ses yeux, mais il connaît désormais l'article par cœur. Illustré par la photo d'un bois, le texte commence ainsi :

MACABRE DÉCOUVERTE EN ARDÈCHE

Ce dimanche en fin d'après-midi, un randonneur a eu la surprise de tomber sur des ossements en pleine forêt, à quelques kilomètres du village de Saint-Michel-de-Chabrières. Alors qu'il cherchait son chien qui s'était enfui, il a découvert des restes humains dans les fourrés où s'était niché l'animal. La scène a été sécurisée

par les gendarmes, avant que les techniciens de la médecine légale interviennent. L'analyse des ossements est en cours au laboratoire de police scientifique de Lyon.

Interrogé par les gendarmes, le propriétaire du bois a déclaré n'être au courant de rien et n'a pas été inquiété.

Chapitre 4

Treize ans plus tôt

Faut que je te parle.

OK ?

L'autre soir, chez toi...

*On peut se voir ? Je sais que tu as dit que c'était une erreur,
mais on pourrait... je sais pas, moi... prendre un verre tous les deux.*

Désolée, c'est pas ce que je voulais dire...

OK.

Le prends pas mal, mais tu sais bien que nous deux, ça rime à rien.

Pas de pb.

Le truc, c'est que... Enfin, j'ai pas eu mes règles ce mois-ci.

??? Merde !

*Flippe pas. Je voulais juste savoir si tu pouvais m'accompagner au planning
familial. Demain, après les cours. Je t'envoie l'adresse. On se retrouve là-bas.*

*Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : janvier 2026

éditions du
ros
ailou

L'UNE A VOULU DISPARAÎTRE, L'AUTRE Y A ÉTÉ CONTRAINT.

Autrefois, Adrien était l'élève le plus populaire.
Celui avec qui tout le monde voulait être ami
mais que beaucoup enviaient en secret.

Des années après avoir quitté les bancs du lycée,
Esmée semble avoir surmonté ses démons et sa maladie.
Elle aurait pu tout oublier.
Mais ce qui a été caché ne peut s'effacer.

Deux vies opposées.
Deux vies liées à tout jamais.

Agnès Colomb explore les réalités
de la santé mentale et ses conséquences
dans un thriller subtil qui vous fera douter
jusqu'à la dernière page.

ISBN : 9782494202290
19€ prix TTC France
www.editionsdugroscaillou.fr

